

© TRANSVALOR - Presses des MINES, 2012

© Photo de couverture : D. Akrich

60, boulevard Saint-Michel - 75272 Paris Cedex 06 - France

email : presses@mines-paristech.fr

<http://www.pressedesmines.com/>

ISBN : 978-2-911256-53-0

Dépôt légal : 2012

Achevé d'imprimer en 2012 (Paris)

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'exécution réservés pour tous les pays.

Événements et sécurité

Les professionnels des climats urbains

COLLECTION SCIENCES SOCIALES

Responsable de la collection : Cécile Méadel
Centre de sociologie de l'innovation (<http://www.csi.ensmp.fr/>)

- Marcel Calvez
avec la collaboration de Sarah Leduc
*Des environnements à risques
Se mobiliser contre le cancer*
- Geneviève Teïl, Sandrine Barrey, Pierre
Floux, Antoin Hennion
Le vin et l'environnement
- Alexandre Mallard
Petit dans le Marché
Une sociologie de la Très Petite Entreprise
- Julie Denouël, Fabien Granjon
Communiquer à l'ère numérique
- Textes reunis par Madeleine Akrich,
Yannick Barthe, Fabian Muniesa et
Philippe Mustar
Débordements
Mélanges offerts à Michel Callon
- Madeleine Akrich, Yannick Barthe,
Catherine Rémy
Sur la piste environnementale
- Cyril Lemieux
Un président élu par les médias ?
- Cyril Lemieux
La Sociologie sur le vif
- Michel Armatte
La Science économique comme ingénierie
- Jérôme Denis et David Pontille
Petite sociologie de la signalétique
Les coulisses des panneaux du métro
- Annemarie Mol
Ce que soigner veut dire
Repenser le libre choix du patient
- Madeleine Akrich, Cécile Méadel et
Vololona Rabeharisoa
*Se mobiliser pour la santé. Les associations de
patients témoignent.*
- Madeleine Akrich, Joao Nunes,
Florence Paterson et Vololona
Rabeharisoa (eds)
*The Dynamics of Patient Organizations in
Europe*
- Maggie Mort, Christine Milligan,
Celia Roberts and Ingunn Moser (ed.)
Ageing, Technology and Home Care
- Madeleine Akrich, Michel Callon et
Bruno Latour
Sociologie de la traduction. Textes fondateurs
- Alain Desrosières
Pour une sociologie de la quantification.
L'Argument statistique I
Gouverner par les nombres.
L'Argument statistique II
- Coordonné par Antoine Savoye et
Fabien Cardoni
Frédéric Le Play, parcours, audience, héritage
- Anthologie établie par Frédéric Audren
et Antoine Savoye
La Naissance de l'ingénieur social
- Anne-France de Saint Laurent-Kogan
et Jean-Louis Metzger (dir.)
Où va le travail à l'ère du numérique ?
- Bruno Latour
Chroniques d'un amateur de sciences
- Vololona Rabeharisoa et Michel Callon
Le Pouvoir des malades

Dominique Boullier

Stéphane Chevrier

Stéphane Juguet

Événements et sécurité

Les professionnels des climats urbains



Introduction

LA SÉCURITÉ COMME CLIMATISATION

Lorsque des situations de crises urbaines explosent, il se trouve toujours de beaux esprits pour annoncer qu'ils l'avaient prévu et que tout cela démontre la nécessité de mettre en place des dispositifs de prévention. Mais il est « trop tard », la situation a dégénéré sans que les « grandes causes » aient une quelconque utilité pour expliquer ce qui s'est passé réellement à chaud. Les démarches de prévention situationnelle (Clarke, 1997) prennent le problème par l'autre bout et veulent affirmer qu'en s'en prenant au cadre bâti et en anticipant sur des situations d'insécurité éventuelles créées par ce même cadre bâti, il est possible de calmer le jeu durablement. Mais alors, il est en quelque sorte « trop tôt » car la situation reste définitivement irréductible à des facteurs environnementaux, ce serait la prendre trop à froid. Cette difficulté du moment opportun n'est pas nouvelle, elle constitue même tout l'art du politique qui sait percevoir le *kairos*, le moment opportun pour agir. Les recherches comme les diagnostics doivent mettre en place des méthodes adaptées pour percevoir ce moment opportun où une situation bascule. C'est ce que nous tenterons dans cette recherche, qui place l'observateur en situation de risque car ses définitions *a priori* n'auront guère d'utilité pour suivre ce qui apparaît au moment même où il apparaît.

Les professionnels de terrain savent le faire, et disposent de capteurs personnels (leurs perceptions) et de techniques pour « sentir » que « ça va dégénérer ». Loin de se limiter à la recherche de causalités qui supposent des régularités (des densités, des environnements, des populations types, des déclencheurs types, etc.), ces professionnels agrègent de nombreux indices pour passer dans le même mouvement de ces causes répertoriées à des indices infimes qui font sens pour eux et qui les mettent en alerte. Nous souhaitons nous inspirer de ce savoir-faire, nous mettre à l'école de ces professionnels, pour adopter une approche pragmatique dans l'analyse de ces climats d'insécurité souvent détectés et pourtant si difficiles à formaliser. Il faut en effet prendre la société « en train de se faire » (Latour, 2006), de muer, de se transformer d'un état dans un autre, au sens quasi physique et, pour cela, admettre que les phénomènes sociaux émergent au-delà des causes que les chercheurs peuvent leur attribuer. Pour autant, les changements de situation ne sont pas aussi brutaux que l'on

veut bien le dire : la « climatisation » est un concept de Sloterdijk (2002, 2005) qui a le mérite, au-delà de la métaphore et du contexte contemporain fort riche sur ce thème, de rendre compte de ce qui nous tient ensemble à plusieurs niveaux en même temps :

- politique (un certain climat politique dit-on) ;
- symbolique (ce qui fait du lien) ;
- et perceptif (notre corps ressent le climat).

Il permet de relier ces différents niveaux par la médiation de l'écologie des situations (nous sommes situés et couplés à un certain environnement) et des équipements qui appareillent nos perceptions ou notre être-ensemble. C'est pour cela qu'il ne s'agit pas seulement d'un climat, comme résultat observable, mais bien de climatisation comme processus multiniveaux régulables. Le vocabulaire du chaud et du froid fait partie de la langue courante pour exprimer des « ambiances » (un quartier chaud, une ambiance glaciale, etc.) et les experts s'en servent pour décrire ce qu'ils ne peuvent pas toujours mettre en forme techniquement mesurable (« ça s'échauffe », « ils sont chauffés à blanc »). Et c'est bien parce que l'état de la société en émergence que nous voulons décrire s'appuie (au sens de « prend appui ») sur tous les niveaux évoqués à la fois que le concept de climatisation nous permettra de circuler à volonté en suivant les points de vue des acteurs (« la sociation » telle que la définit Bruno Latour (Latour, 2006).

Nous faisons ici une économie politique des énergies des situations urbaines, qui n'est pas sans rappeler certains travaux de Guattari notamment, mais plus empirique sans doute, car cherchant à suivre le travail des acteurs pour réguler la climatisation en question. Ces situations de crise potentielle sont des *dérèglements de la climatisation* (à tous ses niveaux) que les professionnels savent repérer. Et ils savent souvent mettre en place les circuits de refroidissement nécessaires. Ce sont leurs méthodes qui là aussi nous intéressent, leurs ethnométhodes, pourrions-nous dire, car c'est aussi dans la tradition de l'ethnométhodologie que nous nous situons.

Notre recherche ne se focalise donc pas sur une logique de maintien de l'ordre qui intervient lorsque la bulle climatique a explosé, même si nous suivrons les événements jusqu'à leur terme. Notre recherche ne s'intéresse pas non plus aux réputations de sécurité ou d'insécurité ou encore aux descripteurs permanents de l'état d'insécurité de certains espaces, même si nous recueillerons ces mesures répétées. Nous nous situons entre les deux : lorsqu'une situation de routine peut basculer en situation de crise, à ce moment qu'il convient

d'objectiver, notamment à partir de l'expertise des professionnels qui savent faire ce travail d'objectivation en permanence, mais aussi de celle de certains types de publics.

LA VILLE ÉVÉNEMENT

Le dérèglement de la climatisation se perçoit comme rupture du rythme de la vie ordinaire, comme événement, il fait événement. C'est le cas d'émeutes urbaines qui peuvent être déclenchées à partir de n'importe quel incident, apparemment anodin parfois, s'intégrant à des mécanismes de la frustration relative, mais les dépassant également. Il nous semble précisément que ce processus se voit de façon « plus pure » dès lors que des événements sont programmés dans l'espace urbain. Ces événements sont de plus en plus préformatés, suscités par les autorités de toutes sortes dans une économie de l'opinion (Orléan, 1999) où il faut sans cesse capter les attentions, ce bien rare par excellence (Goldhaber, 1992, Boullier, 2009). La climatisation, nous dit Sloterdijk, repose sur deux processus majeurs, celui de la gâterie (ce que nous aurions appelé dans les années 1960 la société de consommation, des biens, de l'estime de soi, des jouissances en masse jusqu'à épuisement) et celui du stress. La bulle climatique tient seulement dans cet équilibre entre les deux pôles : sans gâterie, le stress devient angoisse pure qui ne s'épuise jamais et qui génère la guerre, sans stress, la gâterie devient gloutonnerie épuisée en léthargie quasi végétative, nouvelle version du passage à la limite qui tire toujours vers la mort. L'insécurité naît dès lors que le stress s'impose et empêche la gâterie promise de se réaliser ou dans le passage à la limite de la gâterie qui affecte du coup tout l'environnement en le menaçant. Or les événements sont des machines à produire du stress pour fournir de la gâterie (« ah quel beau match », dit-on à la fin) mais peuvent s'arrêter en route lorsque la climatisation reste bloquée sur la position stress. C'est tout le problème posé par la jonction entre « instabilité et passion » lors des rencontres sportives (Clanché, 1998), lorsque les passions peuvent devenir débordantes et conduire au « crime passionnel » (Bodin, 1999a ; 2003).

La ville définie par sa centralité et son accessibilité (Lefebvre, 1968) est prédisposée à générer ce stress par une focalisation spatiale et une tension circulatoire jamais épuisée. Mais cette dimension spatiale comporte toujours un volet temporel, absent dans les termes employés par Lefebvre, celui de l'événement qui rythme la vie de la cité lorsqu'il se répète ou qui la surprend. La ville n'est pas uniformément prise par ce stress de l'événement, à moins de supposer que la connexion médiatique de tous au centre permet de générer

cette synchronisation qui est au cœur des *process* politiques des sociétés de masse : c'est ce qu'on l'on pensait observer avec les messes du 20h ou théoriser avec le village global de McLuhan (McLuhan, 1977) (ce qui n'est pas complètement erroné mais qui fait fi du cadre bâti et de la disparition des moments de co-présence de façon trop rapide).

Lorsque l'événement prend la ville, il en fait une autre ville, il la découpe pour créer de nouveaux centres et de nouvelles voies d'accès. Ainsi, le concert des *Rolling Stones* redéfinit un espace urbain pertinent, l'espace « affecté » par l'événement, et produit une ville reliée pour le temps de ce concert. Un concert de *Michel Sardou* ne configurera pas la ville de la même façon parce qu'un autre public sera assemblé. Si c'est un match de foot, la ville sera affectée différemment. Si Marseille reçoit Paris, les publics ne seront pas du tout les mêmes que pour un match Marseille contre Lens. Si un marathon se court sur toute la ville tout change, là encore pendant l'événement sportif. La rue n'est pas le stade, la rue pour le marathon n'est pas la rue pour la manifestation. Les points centraux de focalisation de l'attention et de coprésence ne sont plus les mêmes mais les points d'accès non plus et donc les espaces de parcours affectés par les publics non plus. L'espace urbain pertinent pour l'événement découpe une autre ville, provisoire certes, qui va vivre et faire vivre un certain climat. Les aéroports, les gares ou les autoroutes font déjà partie du stade, les professionnels de la sécurité, civile ou de maintien de l'ordre, le savent bien.

Nous nous intéressons donc à cette « ville affectée » qui émerge lors de l'événement, dont le lien avec une supposée ville préexistante reste problématique (le supporteur ne se souvient parfois même pas du parcours qu'il a fait pour arriver au stade depuis la gare TGV). À tel point que toute « l'écologie de la situation » doit être traitée au sens strict du terme, en prenant en compte les effets de halos créés par le bruit, la lumière, les odeurs, etc, qui peuvent affecter la ville sur une zone fort différente selon les types d'événements mais aussi selon le climat (au sens strict) du moment : le vent porte le son et les odeurs et crée un public concerné différent selon les saisons.

LES PRISES TECHNIQUES SUR LA CLIMATISATION

Les professionnels de la sécurité savent délimiter les zones à risque ou les zones à protéger bien au-delà de la zone centrale, ils savent découper une ville à la mesure de l'événement. Mais plus intéressant, ils ne le font pas au dernier moment. Ils ont déjà déposé dans toute la ville des marques, ils ont fait plier la ville à leurs impératifs pour avoir une meilleure prise sur ces moments de transformation possible (nous avons déjà étudié ce processus pour les sapeurs-

pompiers, Boullier et Chevrier, 2000). Ces mutations du climat que l'on dit imprévisibles, il faut pouvoir les rendre visibles le plus tôt possible, sous diverses formes, sous divers formats : la vidéosurveillance, les capteurs de toutes sortes qui se mettent en place, les barrières qui délimitent des accès, les périmètres de sécurité établis et contrôlés par avance, le fait d'aller chercher les publics et supporters visiteurs parfois à plusieurs dizaines de kilomètres du stade pour les encadrer et les surveiller jusque dans l'enceinte sportive elle-même (Bromberger, 1995). Tout cela constitue un dispositif de production du climat, un outil de régulation de la climatisation qui doit leur donner prise sur l'invisible, sur l'émergent, sur les processus que personne ne parvient à formaliser ou à anticiper totalement. Tous les indices doivent alors être rassemblés dans des « centres de calcul » (B. Latour) qui vont rendre visibles les espaces, les êtres mais aussi le stress lui-même. C'est une autre ville-réseau qui se découpe puisque les capteurs dispersés quadrillent le terrain mais ne peuvent prendre sens qu'à la condition d'être visualisés (voire calculés) simultanément de façon synoptique. Mais de là naît aussi l'écart entre les situations vécues, les situations rendues visibles, leurs interprétations et les actions possibles. Lors de notre travail sur la vidéosurveillance à la RATP (Boullier, 1995), au tout début du système, nous avons déjà montré l'écart critique entre une visibilité accrue de processus potentiellement à risque et une capacité beaucoup plus réduite d'intervention. Ce qui provoquait des effets déprimants sur les opérateurs de la sécurité à distance, conscients de leur relative impuissance. Il en va de même dans la gestion des publics sportifs. Observations, surveillance accrue, et interventions sont en prise avec, parfois, une gestion en « bon père de famille », (pour reprendre une expression du code civil), gestion qui de fait s'oppose ou contrevient aux règlements et aux lois, créant des contextes anormaux voire de nouvelles situations de tensions à observer (Bodin, 1999b).

L'interprétation des situations fut notre préoccupation centrale puisqu'il nous fallait repérer ce qui dans une situation événement peut faire indice pour les professionnels de la sécurité. Le numérique possède une puissance propre puisqu'il permet de *produire de l'équivalence* par sa capacité de calcul : on zoome, on rapproche plusieurs images, on modifie leurs propriétés, on fait des calculs qui peuvent permettre d'établir des correspondances entre situations, entre personnes, etc. On peut aussi automatiser certaines collectes d'indices pour *générer des seuils d'alerte* (par exemple le bruit dans un couloir de métro qui déclenche une alarme, même s'il s'agit de rires ou des capteurs de mouvements, même s'il s'agit de courses pour le dernier métro). À notre connaissance, les algorithmes d'alerte automatisée sont encore peu performants dans ces domaines. Pourtant, cette notion de seuils d'alerte est entrée dans la culture liée

à la climatisation : risques naturels qui engendrent l'équipement de zones entières, centrales nucléaires, mais aussi systèmes boursiers de *High Frequency Trading* qui ont désormais la capacité de détecter des surchauffes anormales pour arrêter les échanges. Ces deux derniers exemples sont les plus significatifs de notre époque puisqu'ils sont susceptibles d'engendrer des bulles parmi les plus destructrices. C'est précisément ce que cherche à éviter cette captation visuelle des publics (Cochoy, 2004) et de leurs comportements pour éviter tout effet de bulle ou plutôt de boule de neige qui changerait la nature d'un processus au point de créer l'insécurité. La question du seuil reste essentielle, car avant, c'est trop tôt et après, c'est trop tard. De ce fait, les experts restent indispensables pour agréger ces indices en temps réel et générer les réactions adaptées. Certaines situations doivent être détectées avant même qu'un seuil soit franchi : les situations dégradées, les « ambiances pourries », les « tensions palpables », dont on ne sait pas définir précisément les points de rupture potentiels, font partie des opérations de qualification (Boltanski et Thévenot, 1991) conduites en permanence par les professionnels, parfois à la limite de leurs rôles prédéfinis, comme dans le cas des lanceurs d'alerte (Chateauraynaud et Torny, 1999).

Deuxième dimension de cet équipement généralisé : le seul fait de produire des dispositifs d'observation et de contrôle d'accès peut modifier la nature des espaces publics, perçus dès lors comme des freins à l'activité libre des personnes et des groupes. C'est le cas des barrières d'entrée dans le métro (qui vont générer attente, bousculade et tensions lors de situations de foules, ce qui a conduit des opérateurs à les supprimer au profit de bornes). Toutes ces barrières ou cette couverture visuelle d'un espace peuvent être des cibles pour des groupes qui s'échauffent. Elles peuvent aussi inciter à sortir des lieux surveillés, à étendre encore la ville affectée, pour se sentir non couverts par ce « contenant » (Sloterdijk, 2005) que créent la surveillance ou les barrières. Nous distinguerons pour notre part conteneur et contenant, suivant en cela D. Anzieu (Anzieu, 1993). Ce déplacement constitue toujours le point critique lorsqu'un espace est investi par les techniques ou par la police : « ça ne fait que déplacer le problème ailleurs ». Dans le cas des événements réguliers, le même phénomène se reproduit en partie, les incidents possibles se déroulant toujours plus en amont (ou en aval) du stade, par exemple.

Ainsi, les palpations effectuées à l'entrée des périmètres de sécurité et à un second niveau des stades eux-mêmes produisent les mêmes effets. La proximité du match, l'afflux massif d'un grand nombre de spectateurs dans le dernier quart d'heure précédant celui-ci, la présence de nombreuses femmes qui ne

peuvent qu'être contrôlées par des femmes, etc., induisent des tensions, des contestations, un filtrage « à la gueule », qui sont tout autant générateurs de tensions et de stress de part et d'autre (service d'ordre et public) et nuisent en même temps aux mesures de sécurité instituées (Bodin, Trouilhet, 2001).

Les systèmes techniques de captation des publics dans la ville cherchent à produire un conteneur, seul susceptible de donner la maîtrise de la climatisation, au-delà des conteneurs du cadre bâti. Mais le conteneur numérique reste virtuel et finit souvent par connaître des fuites puisque le fantasme de *Big Brother* ne peut se réaliser (encore) totalement. Il faut noter cependant qu'une grande partie des incidents lors des événements se produisent à l'intérieur même de ces conteneurs virtuels : on sait qu'on est vu mais cela n'empêche pas de passer à l'acte, particulièrement dès lors qu'on est en groupe dans une foule, quitte à porter des vêtements qui masquent un peu le visage. C'est pourquoi ces techniques sont à la fois efficaces car elles rendent visibles des actes générateurs d'insécurité mais en même temps peu utiles puisque leur force de dissuasion est réduite.

LES PROFESSIONNELS DE L'AMBIANCE

La climatisation d'un événement ne relève pas simplement de la compétence des professionnels de la sécurité et du secours chargés de refroidir une situation jugée « trop chaude » qui menacerait de déborder. Nous avons cherché à conserver un point de vue symétrique, et nous nous sommes intéressés aussi à ces professionnels chargés de la construction d'un microclimat événementiel. Ces professionnels de l'événementiel ont précisément pour mission de dérégler la climatisation, d'affecter, de toucher et d'émouvoir (au sens de mettre en mouvement et de susciter l'émotion) un public et une ville. Pour y parvenir, ils mobilisent de lourds dispositifs techniques mis au service de la scénographie de l'événement. Il faut l'appui d'animateurs, de DJ, de maîtres de cérémonie, de chauffeurs de salle, de tribuns... appuyés par une sonorisation puissante, par des écrans géants, par des rails de projecteurs, par des machines à faire de la fumée, de la mousse, des bulles... pour focaliser l'attention, faire monter le stress et survolter le public. Ces professionnels disposent de techniques et de savoir-faire pour chauffer un public et « mettre de l'ambiance », mais ils disposent aussi d'une capacité à « sentir » ce public. Lors des observations dont nous rendons compte, cette dimension sera cependant moins présente, car la programmation d'un festival ou l'organisation d'un match de foot sont des processus planifiés et qui donnent lieu à des adaptations limitées en cours d'événement, du point de vue de la régulation du climat.

Comme les professionnels de la sécurité, les organisateurs d'événements agrègent une multitude de critères qui sont autant de prises (Bessy et Chateauraynaud, 1995) sur l'invisible pour qualifier une situation. S'ils jugent ce public trop tiède ou trop froid, il leur appartient de le galvaniser, de le chauffer. Ces professionnels mobilisent des indices pour apprécier l'état de tension ou d'échauffement d'une situation, ces indices sont aussi des signaux d'alerte qui permettent de définir des seuils à ne pas dépasser, seuils au-delà desquels ils n'auraient plus la maîtrise de la situation.

Cette dynamique événementielle et festive semble très éloignée d'une logique sécuritaire. Pourtant, de la qualité des relations entre refroidisseurs et chauffeurs et de leur compétence peut naître une situation d'insécurité ou non. Ainsi, la dispersion de la foule ne peut être simplement appréhendée en termes de gestion des flux. Les manifestants, les fans, les supporters sont pleins de l'événement. Leur corps mis sous tension ont encaissé des kilowatts, des kilovolts, des kilojoules... de musique et de son, d'images et de lumière : ils sont « chauds ». Ils sont pleins de cette énergie qui augmente leur adhérence au sol et au lieu. Les techniques d'évacuation et de maintien de l'ordre, parfois musclées, font alors l'effet d'une douche froide, elles créent un « choc thermique ». Le public veut prolonger la fête, « refaire le match », « jouer la troisième mi-temps » pour ne pas mettre fin à l'événement. En produisant un compte rendu du match, du concert, de la manifestation, etc., en produisant un récit de son expérience (qui prend parfois une forme de logorrhée), il se libère de l'emprise de l'événement. Mais la « troisième mi-temps » est aussi une cellule temporelle de dégrisement ou un *chill out* qui permet de clore l'événement par acclimatation progressive de ses acteurs. Ces sas de décompression sont l'envers des vestiaires, coulisses (places publiques, bus, gares, rames de métro et de RER...) où le public se prépare et se chauffe. L'espace-temps urbain peut se lire à travers ce prisme. Si le stade qui accueille un match de foot ou un concert constitue généralement le cœur de l'événement (on parle parfois de cratère), il était important d'identifier et d'observer les vestiaires de l'événement : ils appartiennent à la ville affectée, ils participent à son dessin et à son émergence.

MÉTHODES DE SAISIE DE L'INSAISSABLE

La méthode que nous avons mise en œuvre est avant tout fondée sur l'observation et, en cela, elle est plus proche des traditions anthropologiques que sociologiques. Si nous avons insisté à ce point sur les espaces et sur les artefacts, c'est qu'il nous fallait trouver un point de stabilité, des repères, pour traiter un objet éminemment temporel et instable, les événements, et plus

particulièrement la mutation qui s'y produit, l'événement au sein des événements. Mais nous suivons en cela une tradition désormais reconnue en sociologie de l'innovation et en théorie de l'acteur-réseau, issue des travaux de Callon, Latour et de l'École des Mines de Paris. Le statut des objets y prend une place certes renforcée par rapport à une tradition sociologique qui les avait fait totalement disparaître, sans pour autant attribuer un statut permanent identique à ces objets. L'observation des rues, des stades, des écrans vidéo, des barrières, n'est qu'une forme de prise sur la situation, une façon pour le sociologue de se mettre à niveau dans son immersion avec le terrain par rapport aux professionnels, en prenant au sérieux tout ce qu'ils ont mis en place pour se rendre la tâche plus facile, pour « engrammer » des programmes d'action dans des techniques, pour ne pas avoir sans cesse à les déployer, en inscrivant l'expérience passée collective dans des configurations techniques et médiatiques. Ces « investissements de forme », selon le terme de Thévenot (1986), sont nécessairement stylisés, moins problématiques, moins incertains, car ils visent la durée. L'observateur un peu aguerri avec les techniques sait y reconnaître certains choix, certains possibles non exploités, certaines saillances qui vont servir d'affordances (Gibson, 1979, Norman, 1999), ou certaines absences significatives. Certes, dès que possible, nous avons obtenu la validation de ces hypothèses par les entretiens en cours d'action que nous avons conduits, puisque, pour réaliser cette observation, il fallait bien être présent : le sociologue ne travaille pas sur catalogue, c'est-à-dire hors de la situation écologique. Cependant, l'insistance sur cette phase de description reste significative dans notre démarche. Tout d'abord parce que la ville et son cadre bâti ne peuvent pas être mis aux abonnés absents dans toute analyse d'un événement, qu'il soit match de foot, manifestation ou regroupement spontané. Malgré toutes leurs qualités, les analyses politiques des manifestations font ainsi quasiment toujours l'impasse sur les propriétés de l'environnement urbain (Favre, 1990, Fillieule, 1997). Pour une bonne raison : la catégorie manifestation a déjà une existence dans le répertoire des formes d'action collective et se voit traitée en fonction des attributs de son pouvoir performatif, de ce qu'elle fait sur l'opinion. Mais jamais dans sa relation à la ville, aux badauds ou au trafic automobile, ce qui fait précisément conflit dans l'occupation de l'espace urbain. Le point de vue adopté par les analystes des manifestations est donc plutôt celui des organisateurs, malgré le souci de distance, et cette posture permet de gagner en pouvoir de comparaison, tout en rendant inutile toute comparaison avec un match de foot considéré comme différent par nature, c'est-à-dire en fait par choix de catégorisation *a priori*.

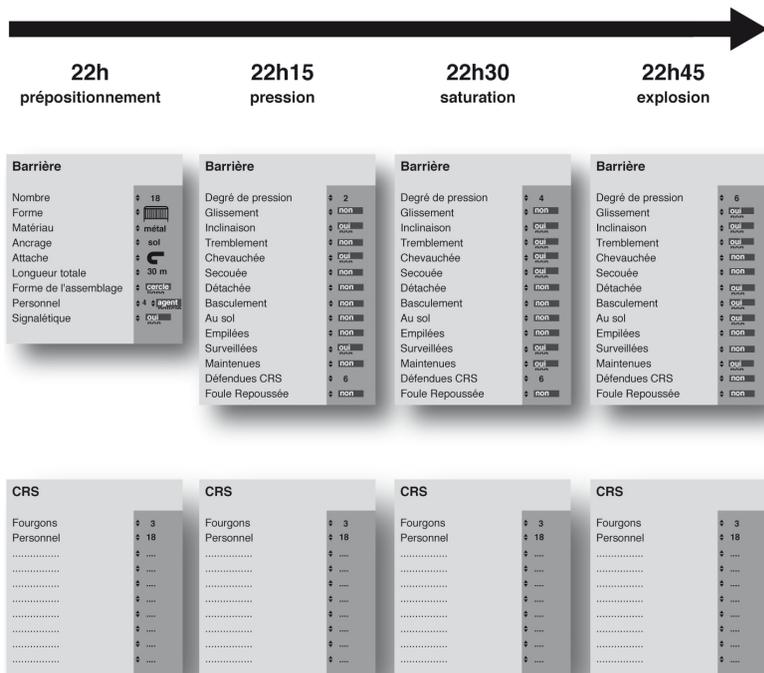
Or, et c'est la deuxième explication de notre souci de la description, nous sommes d'abord attentifs à comprendre la singularité d'un événement, avant de prétendre le réduire à des catégories préétablies. Et quasiment par définition, un événement se doit d'être singulier. L'observateur habitué, voire le participant chevronné, considéreront parfois qu'ils n'ont vu qu'une répétition des mêmes schèmes, mais on peut dire alors dans ce cas que l'événement a manqué sa cible d'une certaine façon puisqu'il doit y avoir « au moins un » spectateur participant pour considérer qu'il a vécu quelque chose d'unique. Cette singularité rend toute comparaison impossible sauf si l'on prend la précaution de produire des inventaires précis des entités qui peuplent ces événements. Voilà pourquoi nos observations ont été systématiques et débouchent sur des tentatives visuelles de restitution de la présence des entités, sous forme de listes. Nous ne savons pas *a priori* quel pouvoir d'action, quelle *agency*, auront les entités que nous listons. Qu'il s'agisse d'une barrière ou d'une compagnie de CRS postée discrètement au coin de la rue, rien ne dit qu'elles seront décisives mais rien ne dit non plus qu'elles ne feront pas quelque chose.

Dès lors, et cela correspond entièrement à l'état d'esprit et à la méthode des professionnels des climats, toutes ces entités doivent être « prépositionnées ». Ce terme est remarquable pour notre discours de la méthode car il dit assez bien comment la maintenance des situations sociales est réalisée. Nous passons notre temps – individus, groupes sociaux, professionnels, institutions – à prépositionner des possibles d'action, ce qui constitue la plus explicite démonstration du travail de cadrage (« frame » chez Goffman) réalisé inévitablement par tous les acteurs : par défaut, chacun produit ce cadre et l'on voit ici qu'il ne s'agit en rien d'une opération purement mentale comme on le pense parfois mais bien de trouver des appuis pour faire tenir son cadrage aux yeux de tous. Là se logent aussi toutes les asymétries entre acteurs puisque certains disposent des ressources pour occuper l'espace et le cadrer : installer plusieurs compagnies de CRS d'un côté et arriver avec sa bouteille plastique de mélange alcoolisé puissant préparé à la maison et avec ses baskets pour courir au cas où, de l'autre, sont deux prépositionnements qui n'affectent pas la situation de la même façon.

Cependant, une fois ces « positions préparées à l'avance » bien installées – et certaines, comme le cadre bâti, depuis plusieurs centaines d'années, avec un programme qui parfois s'est maintenu, parfois a vieilli – rien ne dit que la situation va suivre ces cadrages. Il faudra nécessairement les réviser (Livet, 1992). Et la présence des observateurs au cœur même des événements reste indispensable. Car ces entités vont toutes déployer leur puissance d'action à un

moment et sous des formes que personne ne peut entièrement prédéfinir. Comme nous l'avons montré dans le cas des sapeurs-pompiers, cette profession est la seule qui dispose d'un temps considérable pour précadrer et préarranger tous ses environnements, précisément parce que chaque incendie, chaque accident est imprévisible et présentera des singularités : pour éviter d'être débordés par cette émergence, les professionnels de l'urgence ont préformatés suffisamment d'éléments pour conserver une forme, un style, dirait H. White (1992), malgré la déstabilisation. Les observateurs procèdent de la même façon : pour éviter de devoir tout prendre en compte à chaud, ils doivent déjà disposer de l'inventaire des entités présentes, les avoir bien comprises et décrites dans leur programme type pour ensuite être capables de mieux se concentrer sur le cours de l'action. Notre travail a donc consisté à réaliser plusieurs pré terrains (match au Parc des Princes, manifestation du 1^{er} Mai, Gay Pride, raves) avant de nous engager dans les observations complètes et focalisées sur quelques événements.

La description n'est pas seulement un inventaire. D'une part, elle doit interroger les programmes inscrits dans les objets, les espaces, les procédures, les rôles. Et d'autre part, elle doit déboucher sur une forme de combinatoire fine que l'on peut composer en tableau. Notre objectif, non réellement atteint ici, consiste en fait à quantifier ces entités et plus encore les attributs qui les caractérisent ou qui les font exister. Ainsi, les visuels sous forme de *timelines* que nous avons réalisés cherchent à saisir l'alignement de médiations (Hennion, 1993) qui sera observé en situation pour faire tenir une manifestation, un festival ou un match. Il faut faire l'inventaire à plat en décomposant les attributs (une barrière peut avoir plusieurs propriétés et nous les avons décomposées en détail dans le texte) pour suivre en situation quels attributs seront alignés avec d'autres provenant d'entités différentes pour produire un processus original (la barrière s'écroulera à la fois en fonction de ses propriétés – et sa capacité à s'écrouler peut être une qualité et une faiblesse selon les situations – et en fonction de mobilisation d'attributs d'autres entités, comme la foule et sa pression, comme la présence des forces de l'ordre qui les tiennent ou non, etc.). Il nous semble possible et nécessaire de systématiser ces descriptions, grâce à des outils quantitatifs et visuels permettant de montrer la combinatoire propre à certaines situations qui permettent par exemple à ce qu'on appelle l'incident de se déployer. Le schéma ci-après sous forme de *timeline* constitue une tentative pour restituer la double dimension analytique et chronologique de la description, tout en adoptant un point de vue – ici l'exemple de la barrière et de ses attributs qui changent au fil du temps – de la crise que nous étudions plus en détail au chapitre 2.



Les attributs d'une barrière et leur évolution dans le temps de l'événement

Cette tentative converge avec les logiciels dont des spécialistes de l'urgence comme les sapeurs-pompiers disposent, car ils doivent préenregistrer dans leurs dispositifs numériques tous les états possibles des ressources qu'ils mobilisent ainsi que des victimes, voire de l'environnement. Mais ces descriptions visuelles qui visent à quantifier le qualitatif et à suivre les agencements dans le temps avaient déjà été tentés par B. Latour, P. Mauguin et G. Teil (1991) avec leurs graphes socio-techniques de suivi des innovations. Sans doute, apportons-nous peu d'innovation sur ce plan mais notre souci est cependant d'insister pour que cette préoccupation devienne un axe de développement des méthodes en sciences sociales, désormais outillées par le numérique, pour mettre à disposition des carnets d'observation pré-arrangés sur terminaux mobiles par exemple.

Sur la même base, nous avons recensé l'ensemble des équipements de surveillance, de contrôle d'accès et de capteurs qui irriguent cet espace affecté. La description a porté tant sur les emplacements, le nombre des équipements que sur leurs capacités (angles de vues), leurs connexions et les traitements des données qui sont effectués. L'intérêt de ces recensements précis est de rendre

visible la plasticité de la ville dès lors qu'elle devient ville-événement, ville affectée par un événement. Ce cadrage effectué par les dispositifs *a priori* prépositionnés constitue une occasion pour faire advenir des débordements. C'est bien le terme qui convient du point de vue topologique puisque ce sont des zones situées hors des conteneurs en béton ou en électronique qui voient s'échapper leur contenu potentiel. Sont ainsi mis en évidence les potentiels de perception et de cadrage de l'insécurité permis par les équipements ainsi que leurs limites. Pour éviter toute attribution d'une essence à ces attributs, la comparaison systématique entre types d'événements a permis de comprendre des contextes d'émergence de l'insécurité assez différents et nous a évité de tomber dans les stéréotypes du repérage et du traitement de l'insécurité qui débouchent sur des recettes trop aisément opérationnelles.

Comme on le constate, le prépositionnement des catégories par les sociologues reste le plus faible possible. A tel point que l'objet lui-même (l'événement) a été choisi pour cette raison, c'est-à-dire pour mettre les chercheurs en danger et en obligation d'inventer à la volée, pourrait-on dire, de nouvelles catégories. Choisir les événements n'est pas anodin dans une démarche sociologique et nous place d'emblée en porte-à-faux vis-à-vis de toute modélisation en termes de structures. Tout au moins, c'est ce que nous cherchions mais nous avons pu constater dans la littérature à quel point il était aisé de réduire le plus improbable des événements à des structures prépositionnées, qui permettent à toutes les observations de tomber dans les filets qu'on a déjà utilisés à de tout autres fins. Choisir la question des événements, c'est pourtant chercher la mise à l'épreuve pour inventer (au sens archéologique) les formes de « *sociation* » possibles. Là aussi, le dispositif d'enquête doit faire avec les contraintes posées par ce pari et rester exigeant quant à la démonstration. Il n'est pas possible de comparer des événements que l'on cherche à saisir dans leur singularité et pourtant il faut se donner les moyens de mettre à l'épreuve nos catégories mêmes produites *a posteriori* en effectuant une comparaison. Quadrature du cercle, qui rejoint le cercle de méthode de Halbwachs repris par Champagne : « pour observer, il faut découper, mais pour découper, il faut avoir observé ». En choisissant nos terrains soigneusement, nous avons posé les limites d'une discussion : l'événement sera urbain (et non rural comme les festivals hors sol), organisé comme tel (et non un monôme qui émerge soudain), ouvert à l'invention (et non une cérémonie), mobilisant des humains en masse physiquement présents (et non un moment purement médiatique). Frontières discutables mais qui permettent de rester au plus près de l'incertitude (ni reproduction simple du cadrage ni surprise telle qu'on ne peut jamais

prépositionner d'observateurs). Elles rendent aussi possible la comparaison entre événements sur plusieurs de leurs attributs.

Le choix d'un match de foot, d'un festival et d'une manifestation est en soi un coup de force théorique, car il rapproche ce que certains veulent à tout prix distinguer. Les sciences politiques ne prendront pas un match de foot comme élément de comparaison, les spécialistes de la culture ne verront pas pourquoi ils devraient s'intéresser à une manifestation syndicale, etc. Comme on le voit, notre geste de découpage des terrains construit l'objet de notre investigation en forçant l'examen comparé entre situations fort différentes. A vrai dire, deux populations adhèrent spontanément à notre découpage, ce sont les forces de l'ordre qui dans tous les cas, doivent s'organiser, et aussi les élus des villes en question qui sont directement concernés par le climat qu'ils maintiennent pour leurs concitoyens. Notre découpage n'est donc pas seulement un objet scientifique mais il recoupe des préoccupations socio-politiques de certains acteurs. Si nous l'avons voulu ainsi, nous pensons cependant qu'il n'existe nulle part de découpage dit scientifique qui n'adopterait pas un point de vue déjà porté par une entité présente dans le jeu social.

Notre méthode est d'ailleurs entièrement fondée sur ce principe des points de vue et veut rompre avec toute hypothèse d'une supposée vision du social en surplomb qui serait permise aux seuls sociologues, cette posture de dévoilement critique que toute la sociologie de Bourdieu a toujours vantée. La méthode que nous avons imaginée n'était, à vrai dire, pas totalement consciente des partis-pris épistémologiques adoptés. De la même façon, lorsque nous avons étudié les conversations télé en 1986, nous n'avions pas été influencés par Tarde puisque nous ne l'avions pas lu du tout, alors que son approche de l'imitation, des publics, et de la sociologie comme « science de la conversation comparée » correspondait exactement à l'objet et aux divers dispositifs d'enquête mis en place. Dans notre saisie de l'événement, si insaisissable, nous avons là encore adopté une approche tardienne, cette fois-ci plus assumée, sans pour autant percevoir à quel point la monadologie de Tarde nous inspirait (Tarde, 1999). Grâce aux travaux réalisés récemment autour de Bruno Latour (Latour *et al.*, 2011) sur ce point, nous sommes désormais capables de comprendre ce que nous cherchions à faire, à nouveau après coup.

Nous avons labellisé notre méthode un peu brutalement : « l'observation commando » pour bien marquer la concentration des efforts sur un moment précis et le principe collectif de l'observation. Ainsi, selon les terrains, nous avons mobilisé entre 6 et 10 personnes, présentes sur le terrain auprès d'acteurs différents mais aussi participantes à la préparation ainsi qu'à l'écriture des

observations sur un site Google dédié à ce travail. Tous ces observateurs disposaient des autorisations nécessaires pour accéder parfois aux locaux des professionnels qu'ils suivaient ou pour leur parler : ils étaient donc identifiés par eux mais ne l'étaient pas par le public *a priori*. Cependant, selon les conditions de l'événement, les observateurs sont entrés en contact avec les fêtards, les manifestants ou les supporters, parfois sans déclarer leur identité, parfois en le faisant. Dans tous les cas, ils veillaient à prendre des notes sur de petits carnets papier discrets et, seulement avec les professionnels cette fois, à enregistrer les échanges avec les partenaires ou avec le public ou les réponses aux questions que nous leur posions. Le *debriefing* rapide (dans les 48 heures) était une condition de restitution correcte des observations et des notes diverses. Le collectif était donc nécessairement fractionné en autant d'observateurs engagés selon un point de vue et un seul, mais se retrouvait rapidement pour confronter ces points de vue.

Il est dès lors aisé de considérer que nous reconstituons après coup ce dispositif classique de vision en surplomb que nous venons de critiquer en disposant en effet de l'unique vision totale de l'événement. Il n'était pas toujours aisé d'éviter le piège en effet, car les arguments des acteurs rencontrés pouvaient se contredire et donner lieu à controverses, voire à des versions différentes. Il était satisfaisant de pouvoir « dévoiler », comme le fait toute la sociologie critique, les ressorts de l'action collective et de montrer les « fabrications », les « réinterprétations » dont sont capables les acteurs pour obtenir la version vraie. Ce travail d'enquêteur est d'ailleurs celui que réalisent tous les officiers de police judiciaire qui doivent cependant veiller à respecter très scrupuleusement toute une procédure s'ils ne veulent pas voir leurs interprétations invalidées. Or notre souci théorique ne relève pas d'une recherche de la vérité quasi judiciaire (les causalités ressemblent souvent à cela) ni à l'inverse d'une accumulation de versions si courante dans des approches radicalement constructivistes. Dans ces approches en effet, les points de vue produisent des versions, qui sont radicalement hétérogènes et qui ne servent qu'à démontrer l'omniprésence du travail d'interprétation et de codage.

Or, notre approche des points de vue ne pouvait se contenter de cela, d'autant plus qu'elle n'est pas spécialement discursive mais appuyée sur des observations complètes des engagements dans l'événement, de la part de professionnels, de publics mais aussi d'entités diverses comme des objets ou des règlements. Certes, nous faisons sans doute parler ces entités ou d'autres s'en chargent mais c'est bien leur comportement en situation qui nous intéresse, leur pouvoir d'action. Les points de vue de toutes ces entités n'ont pas été réduits *a priori* à

des versions, ni disqualifiés parce qu'éventuellement illusoires, mensongers ou manipulateurs. Leur capacité à faire se réorganiser l'ensemble des comportements des autres entités nous suffisait pour les prendre au sérieux. La barrière qui s'écroule sous la pression des festivaliers, le groupe de la CNT qui joue à cache-cache avec le service d'ordre de la manifestation, l'arbre présent sur la place qui permet de faire des acrobaties observées par la foule, le « tifo » (grande bannière) placé au début de match sur la tribune des supporters nantais, etc., tout cela oriente l'action des autres entités et reconfigure l'événement. Chacune de ces entités prend tout l'événement en elle, le possède, pourrait-on dire, de son point de vue. Et on ne le sait vraiment qu'en situation de crise, lorsque tous les autres doivent se réorganiser alors qu'ils avaient eux aussi prépositionné des programmes d'action, des scripts (M. Akrich).

Dès lors, l'observation commando est particulièrement utile car l'observateur immergé dans le point de vue de l'entité qu'il suit peut très bien n'avoir rien à observer de ses propres initiatives mais il aura au moins l'occasion de voir les réactions, les réarrangements produits chez les autres. Ce dispositif devrait être possible dans toute observation pour tout phénomène de plus longue durée : mais les moyens manquent, les traces sont rares (même si avec le web, nous augmentons de façon remarquable notre capacité de suivi), et l'énergie s'épuise face à la routine, à la capacité à rendre naturels des micro ajustements constants. Lors d'événements mobilisant des foules importantes, il est quasiment inévitable que le script ne soit jamais totalement respecté et ce sont ces événements dans l'événement qui nous intéressent. Ainsi, nous pouvons voir ce que peuvent faire des écharpes de supporters, lorsqu'elles sont déployées par des marseillais qui ont réussi à déjouer tous les dispositifs de tri des populations de supporters : leurs voisins nantais se mettent à les agresser violemment. Le programme de tri n'a pas fonctionné parfaitement mais personne ne l'aurait su sans les écharpes. Mieux, les caméras du stade n'ont rien pu voir de l'incident car elles aussi étaient prépositionnées sur des sujets à risque, les supporters marseillais ou nantais, mais chacun dans son camp et dans son club bien répertorié. Ce sont les stadiers proches de l'incident qui se précipitent sur les « provocateurs » pour les « exfiltrer » : sans nos observateurs présents auprès de ces stadiers, nous n'aurions rien compris de l'affaire et, comme la plupart des spectateurs, rien vu non plus.

Le point de vue des stadiers est alors essentiel, notamment parce qu'ils ont cette attitude étrange qui consiste à tourner le dos au match, à ne pas regarder le match, ce qui les rend singuliers dans toute la population du stade. Il faut ici entendre « point de vue » au sens fort et non plus au sens de version : le monde

qu'ils découpent, le monde sur lequel ils ont prise est fort différent de celui des caméras, des joueurs, des supporteurs, etc. Leur monde prend pourtant en son sein toutes ces entités mais il n'en retient que certains attributs qu'il réorganise, qu'il réarrange de son point de vue. Nous sommes en face d'une monade comme la définit Tarde et comme nous avons tenté de la mettre à l'épreuve dans l'article mentionné avec B. Latour. Imaginons que nous ne disposions que du point de vue des stadiers, c'est tout juste si nous serions au courant du résultat (qui ne leur apparaît que dans les cris et déferlements de parties différentes du public lorsqu'on ne regarde que celui-ci) mais nous aurions alors un point de vue explicatif total garanti, qui ne serait pas en surplomb mais totalement immergé dans une monade : nous serions nous-mêmes, observateurs, pris dans cette monade, ce qui est d'ailleurs inévitable, comme le veulent les règles de l'observation participante. Mais en disposant un *collectif d'observation*, nous nous donnons les moyens d'adopter un *équipement de veille*, qui va juste au-delà de ce que font les acteurs. Les acteurs tentent aussi de faire ce travail systématiquement, car tous les organisateurs que nous avons observés pratiquent des séances de débriefing, essentielles à l'apprentissage collectif et à la réflexivité, non pas totale mais suffisante. A ce moment, ils peuvent **débrayer** de leurs engagements pour percevoir comment les points de vue se sont **articulés** (nous avons employé débrayage dans la lignée de Jakobson et des shifters – embrayeurs – pour décrire l'interaction humains-automates, Boullier, 1999). Nous reviendrons plus loin sur ce concept clé d'articulation proposé par A. Strauss (Strauss *et al.*, 1985) qui montre, dans le cas des organisations médicales notamment, que la plupart des problèmes naissent à ces endroits/moments d'articulation, à savoir, les moments où une entité « patient » prise dans un point de vue ou dans une monade doit être convertie dans un autre point de vue ou prise en charge par une autre monade pour assurer sa carrière de patient. L'articulation est le point clé de toute théorie des monades, qu'il s'agisse d'articulation spatiale qui veut dire alors intersection et recouvrement (*overlapping*) ou d'articulation temporelle qui veut dire transmission. Deux enjeux de voisinage et d'héritage que nous avons formalisés par ailleurs sommairement pour l'instant (Boullier, 2010).

L'articulation n'est pas seulement ici une reformulation classique de la question de la coordination même si elle en garde les aspects les plus saillants. Car elle permet de se focaliser sur le changement d'attributs des entités mobilisées durant ces moments. Ainsi, l'attribut clé du traitement des fêtards par la police sera l'alcoolisation, qui change tout au *modus operandi*, à la surprise des nouveaux responsables de police sur la ville, habitués à faire peur en quelques bonds à des manifestants à jeun ! Ce ne sont donc jamais les mêmes facettes des entités qui

leur permettent d'être prises dans diverses monades. De ce fait, les observateurs doivent rester attentifs à tout attribut « dormant » sans être capables de les considérer *a priori* comme décisifs, « explicatifs », etc. Notre approche prend ainsi de front toutes les habitudes sociologiques qui ne considèrent comme pertinentes *a priori* que les causes sociales sociologiquement qualifiées comme telles, en disqualifiant tous les attributs secondaires.

Nous avons dès lors sans aucun doute tordu le bâton dans l'autre sens, en ne recueillant pas les indicateurs socio-démographiques classiques parmi toute la population observée. En ne procédant pas à des entretiens traditionnels mais en restant immergés dans la situation avec les acteurs observés, nous n'avions aucune chance de récupérer des attributs tels que profession, niveau d'étude, lieu de résidence, religion, etc., qui peuvent rester masqués dans ces espaces publics. Mais nous avons pu en recueillir quantités d'autres, dont le genre, l'âge, qui sont considérés comme pertinents dans des approches classiques, ou d'autres moins pertinents mais essentiels pour les organisateurs comme pour les autres participants : alcoolisation, musicien, supporter encarté, militant encarté, orateur, membre de sous-groupes cohésifs, membre de tel club, de telle entreprise, etc. Or, au nom de quoi aurions-nous besoin de connaître le reste si ce n'est au nom d'une théorie explicative *a priori* qui ne s'intéresse guère à la singularité de l'événement mais qui veut la réduire à des catégories préétablies ? En effet, et les ethnométhodologues nous l'ont appris suffisamment, tous les comportements sont des comptes-rendus, des déploiements d'attributs supposés pertinents pour la situation précise dans laquelle on est engagé. Le sociologue doit admettre qu'il est alors situé au même niveau que les autres entités, car il n'a prise que sur les saillances qui lui sont fournies, et qui font affordances pour l'enquête. Il est toujours possible de sortir le sujet parlant de son milieu, de son bocal et de le transposer sur la paillasse du laboratoire de sciences sociales, sur son tableur ou dans son CAQDAS. Mais il y a fort à parier qu'il respirera alors un autre air, celui de la paillasse ou de notre logiciel, et qu'il sera alors pris dans notre monade d'enquêteur qui, comme toutes les autres monades, ne visent qu'à s'étendre sur le monde. Or, nous adoptons une posture différente puisque nous, observateurs, nous laissons prendre délibérément. Notre seul principe de précaution tient précisément dans le caractère collectif du dispositif qui permet alors de nous faire sortir (un peu) du seul point de vue où nous étions immergés.

Le compte-rendu résumé de l'événement que nous donnerons au début de chaque chapitre est donc un artefact nécessaire à l'exposition mais n'a jamais prétention à être considéré comme la version vraie, totale, surplombante de